

## ENTRETIEN

# Philippe Meirieu : « J'invite à ne jamais s'adresser à l'IA comme à quelqu'un »

Pédagogue, professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université Lumière Lyon II et président des Ceméa\*, Philippe Meirieu se réjouit que l'arrivée de l'IA contraigne à imaginer d'autres formes d'évaluation. Il défend l'école comme un espace de relation non commerciale où privilégier la décélération et la réflexion pour apprendre à penser par soi-même.

Propos recueillis par Ingrid Merckx, rédactrice en chef

*L'École des lettres. — Les IA sont entrées dans le débat public depuis décembre 2022-janvier 2023, mais le sujet connaît une accélération cette rentrée. Il intrigue et inquiète chez les enseignants et dans les établissements. Y voyez-vous un bouleversement, une révolution comparable dans les pratiques à l'arrivée d'internet ?*

**Philippe Meirieu.** — Il est trop tôt pour le dire... Même si certains voient dans l'arrivée de l'intelligence artificielle un bouleversement du même ordre que celui de la révolution néolithique, qui va transformer radicalement notre rapport au monde ! Pour l'éducation scolaire, c'est, en tout cas, un défi de premier ordre. D'abord parce que les élèves et les étudiants se sont emparés de cet outil de manière massive. Ensuite parce que si le métier de professeur reste centré sur la distribution de connaissances et



Philippe Meirieu, chercheur, essayiste et homme politique français, spécialiste des sciences de l'éducation et de la pédagogie. © Ceméa

la correction d'exercices, il deviendra vite obsolète face à une machine qui fera tout cela mieux que lui.

***Pour quel type de tâches d'enseignement et d'apprentissage trouvez-vous les IA performantes ?***

La performance des IA génératives est liée, d'une part, à l'importance de leur base de données (ChatGPT, c'est plus de 160 000 fois la Bible) et, d'autre part, à l'efficacité fabuleuse de leur « calculateur de mots » qui, à partir d'occurrences statistiques « tempérées » (la température retenue est aujourd'hui de 0,8 par rapport à l'occurrence statistique maximale qui correspondrait à 1), produit quasi instantanément des textes dont la perfection formelle apparaît souvent remarquable. On peut donc obtenir grâce à elles des informations ciblées et standardisées qui peuvent aider un professeur à préparer un cours ou un élève à élaborer un exposé.

On peut aussi utiliser l'IA pour rédiger un brouillon impersonnel qui sera ensuite repris et personnalisé, comme on peut lui demander de résumer un texte ou de corriger la première mouture d'un écrit.

Mais on voit bien que la pertinence de ces usages dépend de la posture de l'utilisateur : utilise-t-il l'IA pour se substituer à lui ou pour lui apporter une aide ? Va-t-il se contenter du produit de l'IA ou se l'approprier dans une démarche personnelle ? Telle est, je crois, la question fondamentale, celle qui doit être au cœur du travail, aussi bien en formation d'enseignants

que dans les pratiques de classe. Avec, en filigrane, l'interrogation – complexe mais essentielle – sur ce que seul l'humain peut faire. Question à laquelle la réponse est évidemment incertaine et en constante évolution, mais question qu'il ne faut jamais cesser de se poser, quitte à la laisser « ouverte ». Question principielle, en réalité, de toute éducation à « l'humaine condition »... Et question qui doit être au cœur de nos usages de la machine qu'il ne faut jamais identifier à une personne ! C'est pourquoi, une des premières préconisations que je fais aux collègues est d'inviter les élèves à ne jamais s'adresser à l'IA comme à quelqu'un, d'exclure l'impératif et l'usage de la deuxième personne pour s'en tenir à l'infinitif impersonnel, de refuser toute illusion de « dialogue » qui, en anthropologisant l'IA, nous fait oublier sa réalité.

***Quels sont les limites et les dangers de l'IA à l'heure où l'on parle dans un contexte scolaire ?***

Inutile de se le cacher, la grande crainte des enseignants, c'est l'industrialisation de la fraude. Le danger est bien réel, mais je veux croire que c'est aussi une chance, un levier pour aller vers des remises en question salutaires. Il faut d'abord rappeler, en effet, que l'égalité supposée des élèves et des étudiants face au travail personnel est un leurre absolu : les ressources familiales jouent de manière considérable, directement ou indirectement... et la « fraude » des plus aisés qui mettent à contribution leurs parents, les ressources et les connaissances

de leurs parents, la bibliothèque et les outils de leurs parents est un fait avéré.

À cet égard, et non sans malice, on devrait parler de démocratisation de la fraude plutôt que de sa banalisation. Ensuite, je me réjouis que l'arrivée de l'IA nous contraigne à imaginer d'autres formes d'évaluation, plus centrées sur la démarche que sur le résultat, valorisant plus la créativité que la répétition, faisant une part plus importante à l'oral. Je conçois que ce ne sera pas facile... mais je suis convaincu que c'est possible, et que ce sera très fécond.

*Une des motivations principales du recours à l'IA est le gain de temps. Cette obsession vous paraît-elle intéressante alors que le problème émergeant semble celui de l'attention, ce dont parlait le philosophe Bernard Stiegler, et de nos capacités de concentration ?*

La vraie question est : « Gagner du temps, mais pour en faire quoi ? ». Si c'est pour pouvoir s'adonner plus librement à la réflexion individuelle et collective, alors il n'y a pas de problème, bien au contraire. En revanche, si c'est pour mieux se débarrasser du travail de réflexion, c'est vraiment inquiétant. Je suis frappé par le triomphe de l'immédiateté dans tous les domaines : le capitalisme pulsionnel, dont parlait justement Bernard Stiegler, nous submerge ; les réseaux sociaux ne cessent de vouloir capter notre attention par une surenchère d'effets toujours plus brefs ; partout et tout le temps, nous sommes enjointes d'accélérer au point

que le réflexe finit par tuer la réflexivité. Dans ces conditions, l'école doit être un espace de décélération, un lieu où l'on sursoit à l'impulsion, où l'on ne se contente pas de clichés, où l'on apprend à se méfier des représentations et de toutes les vulgates, où l'on se met en quête de précision, de justesse et de vérité... en renonçant au « tout, tout de suite ». Il faut que les enseignants aient ce principe en tête, non pour renoncer à utiliser l'IA mais pour l'utiliser en l'inscrivant délibérément dans un temps long.

*Les enseignants et formateurs regrettent qu'on perde le goût de l'effort. De tout temps, la machine est venue faire baisser la pénibilité. Dans l'apprentissage, y a-t-il intérêt à l'effort, comme à monter une côte à vélo par exemple ?*

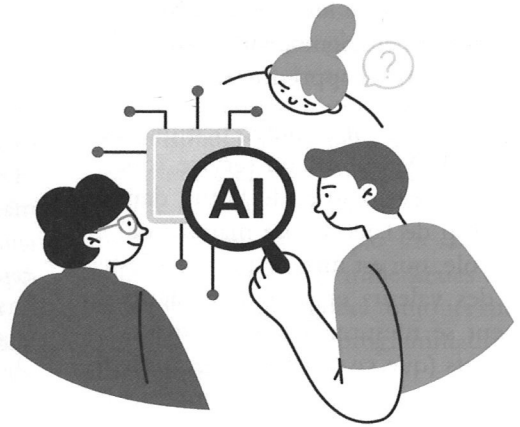
J'ai longtemps cru que les enfants voulaient spontanément apprendre. Aujourd'hui, je ne le crois plus du tout : ils veulent – plus ou moins spontanément – savoir... Et, si possible, savoir sans apprendre. Car apprendre, précisément, demande du temps et des efforts, exige de tâtonner, d'essayer, de se tromper et de recommencer. Toutes choses qui peuvent être parfois – il faut bien l'avouer – difficiles et même ingrates. Or, la question est de savoir à quelles conditions un enfant ou un adolescent scolarisés peuvent-ils consentir à cela ?

Cela nous renvoie à la problématique déterminante de la dialectique frustration/promesse. Le tout petit

humain qui vient au monde doit accepter certaines frustrations : il n'est pas le centre du monde, et les adultes ne sont pas à son service en permanence. Il doit accepter cela, mais il ne peut le faire sans souffrance ou traumatisme que si les adultes qui lui disent « Ton caprice ne fait pas la loi » lui font comprendre que le corollaire de ses frustrations, c'est la promesse qu'ils incarnent : promesse de veiller sur lui et de ne pas l'abandonner, promesse qu'en renonçant à certaines satisfactions immédiates, il va accéder à des satisfactions futures bien plus importantes. Or, le couple frustration/promesse est aujourd'hui en crise : soit parce qu'on refuse toute frustration, soit parce qu'on n'articule les frustrations à aucune promesse. Et l'école est le réceptacle de cette crise. Beaucoup d'enseignants le disent : les élèves sont de plus en plus nombreux à ne plus accepter de différer leur satisfaction... et donc de faire des efforts. Car ils ne voient pas quelle pourrait être la promesse au bout du chemin.

***Qu'est-ce qui se joue dans la relation pédagogique qui ne relève pas de la seule transmission d'informations ?***

C'est la découverte du plaisir d'apprendre. Une découverte que le professeur doit incarner bien sûr ! Ce qui renvoie au rapport qu'il entretient avec les savoirs qu'il transmet : si ces savoirs sont, pour lui,



© Shutterstock (jenny on the moon)

des objets fossiles avec lesquels il n'entretient aucune relation vivante d'exploration, de recherche et même de jouissance, alors seuls les élèves qui savent ou devinent l'intérêt qu'ils ont à apprendre vont y voir de quoi se mobiliser. En revanche, si le professeur habite ce qu'il enseigne et qu'il est en permanence en situation d'interrogation didactique – Est-ce que « ça passe » ? Est-ce que j'ai la bonne explication, le mot juste, le bon schéma ou le bon exemple ? Est-ce que j'ai mobilisé les bonnes ressources dans les bonnes situations ? –, alors il transmet un rapport au savoir dynamique, et le désir de l'autre peut s'engrener plus facilement sur son propre désir... Et cela n'est pas simplement une affaire, comme on pourrait le croire, de charisme personnel, c'est une question de posture, évidemment facilitée par le fait d'être simultanément en situation de recherche ou de formation : dès lors, en effet, qu'on passe régulièrement « du même côté

du savoir» que les élèves, alors notre rapport à l'enseignement se transforme en rapport à l'apprentissage d'autrui.

J'insiste sur la différence majeure entre l'IA, qui est un service (obéissant à une logique de l'offre dans le champ de l'économie marchande) et l'école, qui est une institution adossée à des valeurs et dont l'efficacité ne peut se mesurer à la satisfaction des clients (que ce soit les élèves ou leurs parents) mais à sa capacité à incarner les principes d'émancipation et de solidarité. C'est une différence majeure : la relation pédagogique dans l'école n'est pas une relation commerciale, c'est une relation instituante : il s'agit bien d'« instituer l'humanité dans l'homme », selon l'étymologie d'« instituteur » que rappelle François Mauriac dans son beau roman *Le Sagouin*. Et cette « institution » ne consiste pas à satisfaire l'élève en répondant à ses questions mais à l'aider à se poser des questions pertinentes et à aller toujours plus loin dans l'interrogation. Elle consiste à transmettre non des informations, mais l'exigence de précision, justesse et vérité que les élèves doivent intérioriser pour apprendre à « penser par eux-mêmes ».

Je cite souvent sur ce sujet les mots de Jean Jaurès, dans son discours *Pour la Laïque* en 1910 : « *Ce n'est pas par des formules, ce n'est pas par des mots balbutiés par complaisance, [...] c'est, au contraire, par l'enseignement toujours plus hardi, plus large, je dirais plus auguste, de la science elle-même, que vous éveillerez dans les jeunes esprits, sans qu'ils puissent*

*voir dans votre enseignement un piège ou une routine, le sens des vastes problèmes* ». Car l'enseignement, explique-t-il, ne renvoie pas à la demande archaïque et toujours dangereuse de certitudes que l'IA aujourd'hui satisfait facilement, mais fait en sorte que « *l'élève découvre toujours une chose à expliquer sous la chose expliquée... Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond* », dit-il, en citant Victor Hugo.

***Vous insistez sur l'intérêt de la combinaison transmission-socialisation à l'école et sur l'apprentissage collectif plutôt qu'individuel à l'heure où l'IA permet de tout séparer au motif de l'efficacité. Pourquoi la séparation vous paraît-elle une fausse piste ?***

Ce qui me préoccupe beaucoup, c'est la manière dont l'IA peut percuter le modèle politique de notre école en séparant la transmission de la socialisation. En effet, pour certains, l'IA permettrait de mettre en œuvre un enseignement strictement individualisé, calé sur les profils cognitifs, les besoins et le rythme d'apprentissage des individus, disponible en permanence et bien plus efficace qu'un enseignement collectif toujours à la peine quand il s'agit de prendre en compte l'hétérogénéité. Cette vision me semble extrêmement dangereuse. Il ne faut pas croire que les savoirs acquis grâce à des didacticiels individuels, aussi sophistiqués soient-ils, sont les mêmes que ceux que l'on construit, sous l'autorité du maître, dans les interactions au sein de la classe. C'est tout l'inverse : socialisés, appréhendés dans des relations

d'explications, d'objections et d'ajustements réciproques, passés au crible de l'intelligibilité de l'autre et de la décentration qu'ils imposent, les savoirs constituent ce « commun » qui, tout à la fois, assure le lien entre les générations et permet de « faire société ». À l'image de la table qu'évoque la philosophe Hannah Arendt, ils nous relient et nous séparent à la fois. Ils nous permettent d'entrer en relation et nous empêchent de tomber les uns sur les autres. Ils nous prémunissent contre le délire et la violence, nous permettent d'accéder – au moins de temps en temps – à cette « *interargumentation rationnelle* » dont parle le philosophe Jürgen Habermas et qui pourrait bien être une des conditions de la démocratie.

Les professeurs de lettres le savent bien. Faire de l'enseignement de la langue une simple question de maîtrise individuelle est vain : la langue, sa syntaxe, son orthographe et ses usages sont affaires de confrontation dans l'interlocution. Une interlocution avec d'autres qui ouvre à l'interlocution exigeante avec soi-même (et non l'inverse). De même, l'entrée dans l'écrit ne peut se résumer à l'acquisition de compétences scripturales aussi maîtrisées soient-elles : écrire, c'est une manière d'externaliser sa mémoire, d'approfondir et de structurer sa pensée, de se relier à d'autres et de défier la fugacité du temps... toutes choses qui ne se découvrent que dans des situations socialisées. Et enfin, bien sûr, l'enseignement de la littérature n'a véritablement de sens que si cette dernière est vécue comme un chemin – plus ou moins difficile, certes – qui

relie l'intimité de chacun à une universalité à la fois possible et modeste. Dans tous les cas, il s'agit bien de rencontres – aux effets toujours largement imprévisibles – entre des humains qui s'assument réciproquement dans leur fragilité et acceptent d'être altérés les uns les autres comme par les savoirs qu'ils s'approprient. À mille lieues du béhaviorisme qui régnera toujours sur toutes les tentatives de programmation machinique.

***Est-ce que l'IA ne vient pas opportunément répondre à un vieux fantasme qui consisterait à vouloir se passer de professeurs ?***

Oui, bien sûr ! C'est une vieille utopie... ou plutôt une terrible dystopie. Souvenons-nous de *Nous Autres* de Zamiatine, de 1984 d'Orwell et du *Meilleur des Mondes* d'Huxley ! On peut même remonter plus en amont, vers Campanella, Thomas More ou Nicolas Ledoux : il y a cette vieille songerie d'une société parfaite où l'on pratique la « puériculture », au sens propre du mot, c'est-à-dire la sélection des humains et leur dressage pour les rendre conformes à ce que la société attend d'eux. Aucune éducation, en réalité, dans ces modèles, mais une sorte de fascination pour la perfection horlogère incompatible avec la liberté de sujets et l'aspiration démocratique : « *The right man at the right place* », quoi qu'il en pense et quoi qu'il en coûte ! Bien sûr, je ne dis pas que les promoteurs de l'IA sont des inconditionnels de Big Brother (quoiqu'il faudrait regarder

de près les déclarations d'Elon Musk), mais je m'interroge sur l'avènement possible de cette « société du contrôle » que décrivait déjà Gilles Deleuze dès 1990. Ce qui ne veut pas dire, évidemment, qu'il faille se réfugier dans une sorte d'esthétisme de la désespérance ou de fatalisme technologique... Mais ce qui veut dire que les éducateurs et les éducatrices doivent mesurer au plus vite les enjeux auxquels ils sont confrontés et y répondre lucidement et solidairement.

I. M.

★ Ceméa: Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active.

## Ressources

Philippe Meirieu, *Lettre à un jeune professeur*, ESF, 160 pages, 14,90 euros.

Philippe Meirieu, *Éducation: rallumons les Lumières!* éditions de l'Aube, 192 pages, 17 euros.

Sur [Ecoledeslettres.fr](http://Ecoledeslettres.fr): entretien podcast Ailes de géant, épisode 8, « Enseigner ce qui libère et ce qui unit ».

## À retrouver sur [www.ecoledeslettres.fr](http://www.ecoledeslettres.fr):



### Vidéo:

- « [Enseigner, lire, écrire, penser au temps de l'IA](#) », vidéo de la rencontre du 24 septembre.

### Podcast:

- Ailes de géant, épisode 18: « [Pierre Bayard, auteur, critique interventionniste et "détextive"](#) ».

### Séquences pédagogiques:

- Haude de Roux, « [La jeune langue française chez La Boétie](#) ».
- Pascal Caglar, « [Présentation des Lettres d'une Péruvienne, de Françoise de Graffigny](#) »

### Articles:

- Philippe Leclercq, « [Un simple accident, de Jafar Panahi: vendetta embarquée](#) ».
- Alexia Psarolis, « [Bernard Lahire, Savoir ou périr: Plaidoyer pour une révolution \(de l'enseignement\)](#) ».
- Norbert Czarny, « [Une reine sans royaume, d'Hella Feki: fiction autobiographique d'une icône décoloniale](#) ».
- Dominique Masdieu, « [Revenir à Marimbault, de Stéphanie Chaillou: sur les lieux du drame](#) ».
- Norbert Czarny, « [La Nuit au cœur, de Nathacha Appanah: "Écrire depuis le noir"](#) ».
- Philippe Leclercq, « ["Art", de Yasmina Reza: chacun son mauvais goût](#) ».
- Philippe Leclercq, « [Premières classes, de Kateryna Gornostai: l'école face à la barbarie](#) ».
- Inès Hamdi, « [Manga. Chronique n° 7. Shin Zero, de Mathieu Bablet et Guillaume Singelin: uber-héros](#) ».